

**VOYAGE, ARRIVÉE ET INSTALLATION AU ZAMBÈZE****DE M. ET M<sup>me</sup> BÉGUIN (1)**

On pourrait croire que la route de Palapchwé au Zambèze est très peu marquée, étant donné qu'il n'y passe qu'une dizaine de wagons par an. Nous avons, au contraire, été frappés en voyant combien la route est bien tracée; en général, elle passe au milieu de fourrés épais, où il n'est pas rare qu'une roue de wagon aille s'engager contre un arbre, ce qui ne facilite pas précisément le voyage. Il faut alors abattre l'obstacle à coups de hache. Sur environ un tiers du parcours, entre Palapchwé et le Zambèze, la route traverse des régions très sablonneuses, où la marche des bœufs est rendue très pénible; c'est ce que les Anglais appellent un « sable lourd », expression qui rend bien compte de l'effet produit par ces terrains : le poids des wagons y est peut-être triplé; aussi avance-t-on péniblement; la chaîne de l'attelage y est tendue, au point de casser parfois; tous les conducteurs redoublent de zèle pour stimuler leur attelage de la voix et du fouet. Ces pauvres bœufs supportent tout patiemment, ils allongent le cou, persévèrent, et, petit à petit, on se trouve avoir fait du chemin.

A quelque chose malheur est bon! Si dans les sables la marche est lente et met la patience à l'épreuve, on y a du moins l'avantage de n'être pas secoué, les dames peuvent alors facilement travailler tandis que leurs maris leur font la lecture.

Le 24 juin, à onze heures du soir, après un peu plus de sept semaines de voyage depuis notre départ de Palapchwé, exactement quatre mois après avoir quitté le Lessouto, et sept mois depuis notre départ de Paris, nous arrivions à Kazun-

---

(1) Voir année 1894, page 524, le commencement du récit de M. Béguin, qui, par suite d'une regrettable omission, ne figure pas à la table générale des matières de 1894.

gula. Quelle joie d'arriver ! les derniers jours de voyage nous paraissaient horriblement longs, les bœufs semblaient ne plus avancer, toute espèce de contrariétés surgissaient pour mettre notre patience à l'épreuve. Il semblait que nous n'arriverions jamais ; aussi, est-il facile de se représenter quelle fut notre joie quand nous pûmes dételer nos bœufs au bord du Zambèze. La lune se levait à ce moment, et éclairait le paysage, se mirant dans le fleuve. Tandis que nous contemplions ce spectacle, nous entendîmes la voix de nos amis MM. L. Jalla et Goy, qui avaient traversé le fleuve pour venir nous souhaiter la bienvenue. Notre joie était au comble : après notre long voyage à travers le désert, retrouver des compatriotes, des frères en la foi, c'était, pour ainsi dire, arriver dans un coin de la patrie.

Il était tard et il faisait froid, malgré le feu allumé par nos amis et autour duquel nous causions ; aussi ce premier entretien ne fut pas long ; et cette nuit-là, nous nous endormîmes avec bonheur en songeant que cette fois le wagon ne partirait pas.

Le lendemain, à sept heures déjà, MM. Jalla et Goy venaient nous chercher pour nous conduire à la station, qui ne se trouve pas, comme quelques personnes le croient et comme l'indiquent quelques cartes, sur la rive droite du fleuve, mais sur la gauche. Sur la rive droite, il n'y a absolument rien ; tant le village que la station se trouve de l'autre côté. Nous avons été surpris en bien à notre arrivée au Zambèze. Dans leur modestie, de peur de nous dire plus qu'il n'y a, nos missionnaires ont toujours dit moins, si bien que nous venions avec l'idée que, sûrement, beaucoup partagent en Europe, qu'il n'y a pour ainsi dire rien de fait au Zambèze. Au lieu de cela, n'avons-nous pas eu la joie, à notre arrivée, d'être salués par un cantique de bienvenue, très joliment exécuté par des jeunes filles et des garçons décentement vêtus ; nous avons trouvé une station très jolie, bien propre, à l'air prospère, avec une chapelle, une maison d'habitation et des dépendances des mieux aménagées. Et dire que c'est le mission-

naire lui-même qui a dû faire toutes ces constructions de ses propres mains, cela tient du merveilleux; on se demande comment cela est possible; et cependant, il ne peut en être autrement, les indigènes ne savent rien.

L'auditoire du dimanche matin comprend une centaine de personnes. Elles ont l'air très recueilli, le chant est nourri, et, à en juger par l'extérieur, rien n'indique qu'on a affaire à des païens. Puis vient l'école du dimanche avec des enfants qui montrent d'excellentes dispositions et sur lesquels de sérieuses espérances peuvent être fondées. Enfin, à la fin de l'après-midi, la cloche de la chapelle appelle de nouveau pour le culte; celui-ci est généralement moins fréquenté que celui du matin.

Huit jours après notre arrivée à Kazungula, il y eut la célébration du mariage de *Pauluse Kaneli*, avec *Élisa* qui a voyagé avec nous du Lessouto ici. C'est la première fois qu'une cérémonie semblable se célébrait ici; plus de cent personnes étaient présentes. Espérons que le sérieux et la solennité de cet acte auront favorablement impressionné ces païens, pour lesquels le mariage n'a absolument rien de sérieux.

En somme, nos premières impressions sont très bonnes. Les Zambéziens ne nous paraissent pas plus mauvais que d'autres; ils ne nous font pas l'impression d'être si terribles qu'on se l'est figuré quelquefois; et certainement l'influence de l'Évangile se fait sentir au milieu d'eux. E. B.

25 juillet. — Nous nous remettons en route demain, allant nous installer d'abord pour quelques mois à Séfula, tout en nous préparant à occuper Nalolo.

Séfula, 27 août 1894.

Dans la lettre que je vous écrivais au mois de juillet, je vous disais combien grande fut notre joie d'arriver à Kazungula, c'est-à-dire au Zambèze.

Mais Kazungula n'est que la porte du pays, et il s'agissait d'avancer plus à l'intérieur. Après un mois de repos, nous nous remettions en route, cette fois en canot, afin de voyager plus rapidement et en compagnie de M. et madame A. Jalla, venus à Kazungula pour la conférence. C'était le 26 juillet. Le lendemain, nous arrivions à Seshéké, d'où nous ne repartions que le 6 août. La station de Seshéké est jolie, située au bord du fleuve, avec de grands arbres autour de l'église et du presbytère; elle a un aspect très hospitalier. Comme à Kazungula, nous avons vu, aux cultes, des auditoires attentifs et recueillis; ici aussi il se fait actuellement parmi la jeunesse un mouvement très réjouissant; nous avons, entre autres, entendu un jeune homme d'une vingtaine d'années, un fils de chef, déclarer publiquement vouloir se consacrer à Dieu.

Peu après avoir quitté Seshéké, on entre dans la région des rapides. Quand c'est possible, les passagers descendent des canots, mais ils en le peuvent pas toujours; cela donne parfois un peu d'émotion, car il suffirait d'un moment d'inattention de la part des bateliers pour que le canot soit pris de flanc et renversé. Grâce à Dieu, il n'est survenu aucun accident.

En deux endroits, les chutes sont telles que le fleuve n'est absolument pas navigable; les rameurs sont alors obligés de transporter en amont des chutes les canots et les bagages. C'est là un gros travail, long et pénible, qui complique beaucoup le voyage. Ces chutes sont très belles, celles de Séoma en particulier sont grandioses. A Séoma, le fleuve est large, et quand les eaux sont basses, il se divise en plusieurs bras qui forment tout autant de chutes. Nous les avons longtemps contemplées, presque fascinés par ces masses d'eau s'engouffrant dans la « chaudière », comme les indigènes appellent ces chutes à cause de la forme du gouffre.

La région des rapides est boisée et rocailleuse, mais dès qu'on l'a quittée, on arrive dans une immense plaine, où, par ci par là seulement, on aperçoit un arbre solitaire. Quand nous arrivons dans cette région, nos bateliers font entendre

des hourras enthousiastes, car ils arrivent dans leur pays, le Borotsé, ce qui a été appelé par M. Coillard la Vallée.

Seshéké et Kazungula ne sont pas dans le Borotsé, celui-ci n'est que la plaine supérieure du Zambèze, qui est peuplée par les Barotsis, tandis que le bas pays et l'intérieur sont occupés par des tribus vassales des Barotsis ; c'est ainsi qu'il se fait que le royaume de Léwanika s'étend bien au-delà des limites de la région occupée par sa tribu.

Quand on arrive du Sud, la première place importante du Borotsé est *Nalolo*. Nous devons nous y arrêter, puisque la conférence vient de décider d'y fonder une station et qu'elle nous a chargés de cette tâche, avec le concours de l'évangéliste *Jacob*. Nous arrivions à *Nalolo* le 18 août ; ce n'est pas sans émotion que nous avons abordé, ce soir-là ; car c'est là que nous allons bâtir notre maison. c'est là surtout que nous allons exercer le ministère, travailler à l'édification de l'église de Jésus-Christ, défricher un peuple vierge au point de vue du christianisme. Quelle tâche ! Notre émotion était bien légitime.

*Nalolo* est une place importante en tant que résidence de la reine. Dans ce pays-ci, être reine, ne consiste pas à être l'épouse du roi ; c'est une *charge*, la plus élevée après la royauté. La reine est toujours la sœur aînée du roi, elle a ses propres sujets et reconnaît seulement la souveraineté de son frère. Cette fonction, cette royauté féminine, s'appelle *Mokwaé*, tout comme dans l'ancienne Égypte la royauté s'appelait Pharaon.

Depuis longtemps *Mokwaé* désirait avoir un missionnaire, aussi la conférence a-t-elle déclaré qu'il était urgent de créer ce poste.

Le dimanche matin nous nous rendions chez la reine, qui nous accorda de nous asseoir à côté d'elle, ce qui est un honneur insigne, que seuls les missionnaires possèdent ici, car de tous ses sujets, depuis son premier ministre jusqu'au dernier de ses esclaves, aucun ne peut s'approcher d'elle et lui parler que prosterné en terre. Il est pénible de voir ici combien tout

le monde est servilement courbé devant le pouvoir des chefs, et combien grand est le pouvoir dont ceux-ci jouissent.

A notre demande, la reine fit convoquer ses gens pour le culte. Nous eûmes deux services, un le matin, l'autre l'après-midi. C'est au *lekhotta* que ces services eurent lieu sous la direction de M. Adolphe Jalla. Nous eûmes chaque fois environ 500 auditeurs. Beaucoup d'entre eux connaissaient nos cantiques, ayant déjà assisté aux cultes, soit à Séfula, soit à Léa-luyi; plusieurs même avaient fréquenté les écoles de ces stations : aussi avions-nous un auditoire discipliné et attentif.

L'emplacement de la station est très bien situé : c'est à quelques minutes du village, sur un monticule au bord et sur la rive droite du fleuve, qui a ici un cours assez lent et l'aspect d'un lac.

Au matin du mardi 21 août, nos canots se remettaient en marche pour arriver dans l'après-midi à *Séfula*, où nous allons passer quelques mois, en attendant que nous ayons bâti notre maison à Nalolo. Les dernières heures de ce voyage sont pénibles : on ne navigue plus dans le Zambèze, mais dans la Séfula, petite rivière dont les eaux sont basses en ce moment et dont le cours est embarrassé de roseaux. Aussi, les bateliers sont souvent obligés de descendre du canot pour le traîner, ou bien ce sont les passagers eux-mêmes qui doivent quitter la barque, s'en tirant tant bien que mal en patageant dans l'eau ou la boue.

Enfin, voici la station ! Cette fois c'est un poste où l'escale sera de longue durée ; quel bonheur ! Après huit mois qu'a duré ce long voyage, que nous sommes heureux d'en voir la fin ! Mais, que d'actions de grâces nous avons à rendre quand nous jetons un coup d'œil en arrière ! partout et toujours Dieu a été avec nous ; du commencement à la fin il nous a protégés, soit sur mer ou sur terre, en chemin de fer ou en wagon, à travers le désert ou en canot sur le Zambèze, parfois en compagnie des hippopotames ou des crocodiles, ou à travers les rapides ; partout Dieu a aplani les difficultés et éloigné le danger ; jamais, pendant ces neuf mois, la maladie ne nous

a entravés, notre voyage s'est effectué avec beaucoup de facilité, et nous ne saurions être trop reconnaissants envers notre Père céleste pour la manière dont il nous a conduits.

Veillez recevoir nos cordiales salutations et nous croire vos bien affectueusement dévoués

EUG. BÉGUIN.

Dans une lettre postérieure, datée du 27 octobre, M. Béguin nous raconte les faits que notre dernière livraison a déjà fait connaître à nos lecteurs : la prise de possession du poste de Nalolo, le jeudi 20 septembre; l'installation solennelle du nouveau missionnaire, le dimanche 14 octobre, en présence d'un délégué du roi, de la reine Mokwaé, et avec le concours de MM. Coillard et Jalla; enfin la naissance de la petite Marguerite-Elisabeth Béguin, le 16 octobre, à Séfula.

Voici comment se sont passées les choses le 20 septembre : «Ce jour-là, accompagné de l'évangéliste Pauluse comme interprète, et de quelques ouvriers, je dressais ma tente près de l'emplacement qui nous a été donné par la reine. Jusqu'à ce moment, cet emplacement, un petit monticule au bord du fleuve, était occupé par un hameau de sept à huit familles. Il nous a donc fallu commencer par raser toutes ces constructions, nettoyer la place aussi bien que possible, pour bâtir ensuite une hutte ou deux, qui nous serviront de demeures en attendant que nous ayons bâti quelque chose de plus confortable. Voilà quels ont été nos premiers travaux.

« La reine nous a donné un bon coup de main en nous fournissant les matériaux nécessaires à la construction de ces huttes. Cela fut fait très solennellement au *lékthothla*, en présence de Mokwaé, de ses conseillers et des hommes libres de la tribu, les électeurs, pourrait-on dire. »

Nous ne reproduisons pas le récit des fêtes de l'installation de M. Béguin et de son catéchiste Jakobo, que l'on a trouvés dans une lettre de M. Coillard. Citons encore ces quelques lignes :

« ... Je ne sais s'il vaut la peine de vous dire que je viens

de faire connaissance avec la fièvre. Pendant trois jours consécutifs j'en ai souffert. Je n'aurais jamais cru que, sans transition, on pût devenir d'une faiblesse pareille. C'est absolument inouï : j'étais moulu, accablé, incapable de faire quoi que ce soit. Grâce à Dieu, cela n'a pas duré, et je suis de nouveau parfaitement bien. »

---

## SÉNÉGAL (1)

### DERNIÈRES NOUVELLES

La santé de nos missionnaires n'a pas donné lieu à des inquiétudes sérieuses ces derniers temps ; toutefois, M. et madame Escande sont très fatigués, et il serait désirable qu'ils pussent venir en Europe avant le prochain hivernage qui sera pour M. Escande le quatrième qu'il passe au Sénégal. Le Comité a, en conséquence, accordé un congé à M. et madame Escande pour le mois de juillet, mais il sera difficile de donner suite à cette décision, en ce qui touche M. Escande, si nous ne trouvons d'ici peu l'homme que nous cherchons depuis si longtemps pour le Sénégal. Dans ce cas, le congé accordé à M. Escande resterait acquis, mais ne pourrait probablement avoir lieu que plus tard.

Quant à l'œuvre de nos missionnaires, elle semble actuellement entrée dans une voie encourageante. Les lettres que nous recevons de M. Escande, de mademoiselle Lasserre, de M. Pétrequin, nous parlent du bon esprit qui règne dans les écoles et dans une partie de l'Église. Plusieurs des élèves paraissent avoir fait le pas décisif. Nous donnerons plus au long, dans un mois, ces encourageantes nouvelles.

---

(1) Voir, en tête de cette livraison, une gravure représentant le pont Faidherbe, qui relie la ville de Saint-Louis au faubourg indigène de Sor. Le cartouche de droite représente un chameau monté par un de ces Maures qui habitent au nord du fleuve et que l'on voit souvent à Saint-Louis.

---